

Études d'histoire religieuse



Nathalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi, Paris, Seuil, 1997, 389 p.

Guy-Marie Oury

Volume 64, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Oury, G.-M. (1998). Compte rendu de [Nathalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi, Paris, Seuil, 1997, 389 p.] *Études d'histoire religieuse*, 64, 112–114. <https://doi.org/10.7202/1006657ar>

détails sur le fonctionnement de l'hôpital ou des activités du pensionnat que nous pouvons vraiment donner un sens au titre «Autrefois, les Ursulines».

En somme, cette histoire événementielle se lit comme on regarde attentivement un album de vieilles photos étonnantes et révélatrices d'un autre temps. Le texte est précis, agréable à lire, rédigé sans nul doute pour un large public. Cependant, inspirée par ses sources, Sœur Thérèse Germain prend parfois un ton hagiographique suranné. Peut-on lui en vouloir d'être un peu nostalgique et enthousiaste, voire émerveillée, devant tout le travail accompli par celles qui l'ont précédée?

Jocelyne Murray,
Centre d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.

* * *

Nathalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi, Paris, Seuil, 1997, 389 p.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne s'agit pas là d'un livre hâtivement composé pour entrer dans une collection, à la demande d'un éditeur pressé. La seule section des notes, en tout petits caractères, couvre à elle seule une centaine de pages, plus du quart de l'ouvrage.

L'auteur elle-même parle en quelques pages de la genèse de son œuvre. Tout a commencé en 1971 à l'occasion d'un cours donné à l'université de Toronto sur le thème: «Sociétés et sexes en Europe moderne et en Amérique», que Nathalie Zemon Davis devait assurer avec Jill Conway: elle s'est mise à la recherche de documents: on venait de redécouvrir Maria Sibylla Merian, la protestante, une femme artiste du XVII^e siècle. La *Correspondance* de Marie de l'Incarnation était à nouveau disponible, ayant fait l'objet à cette date d'une nouvelle édition intégrale. Quant à Glikl bas Judah Leib, elle n'était pas une inconnue pour l'auteur elle-même, qui en avait déjà entendu parler par des membres de sa propre famille.

Mais les trois femmes n'étaient encore que des témoins parmi d'autres, destinées à illustrer un cours embrassant un champ bien plus vaste. C'est en 1990 à l'université de Cornell que l'idée d'une recherche plus approfondie naquit: car les réactions des auditeurs montrèrent à l'auteur l'intérêt des biographies comparées. Par la suite, la recherche est devenue systématique et a été poussée très loin, jusqu'à l'apprentissage de la lecture du yiddish en usage parmi les Juifs occidentaux du XVII^e siècle, celui que parlait Gilk bas Judah Leib.

Des portions du livre ont fait l'objet de conférences en Amérique du nord et en Europe, jusqu'à la forme définitive qui parut en 1995 aux Presses de l'université Harvard. La traduction française a été assurée par Angélique Levi.

Gikli bas (fille de) Judah Leib est une matrone d'une riche famille juive de Hambourg, aux nombreux enfants, qui a laissé une curieuse autobiographie, composée dans la dernière décennie du XVII^e siècle, connue en allemand sous le titre de *Mémoires de Glückel von Hameln* (1^{ère} édition en yiddish en 1896, traduction en allemand en 1929; Hameln était un nom de lieu, le village d'origine de son mari).

Née à Hambourg en 1646 ou 1647, elle fut fiancée à l'âge de douze ans à un riche héritier juif, Haim, qui lui donna quatorze enfants dont deux seulement moururent en bas âge. Veuve, elle prit en main les affaires de sa maison avec compétence et résolution, refusant pendant longtemps de se remarier. Puis elle se maria en 1699 au riche veuf Juif Hirsh Lévy, financier et notable de Metz, qui connut la ruine à la fin. Gikli devait mourir en 1724, à l'âge de 78 ans, entourée d'honneur et d'affection, à Lunéville chez son gendre Moïse Schwabe. C'est une femme profondément religieuse, mais non une mystique au sens propre.

Maria Sibylla Merian est née à Francfort-sur-le-Main en 1647 au sein d'une famille d'artistes; son grand-père n'est autre que le fameux Théodore de Bry, auteur des *Grands voyages au nouveau monde*, aux illustrations célèbres. Elle épousa en 1665 Johann Andreas Graff, de Nuremberg dont elle n'eut que deux filles. Elle avait commencé des observations dès l'âge de treize ans et se fit connaître dans le monde savant par ses publications sur les chenilles et autres insectes qu'elle étudia d'abord pour leur seule beauté. Séduite un temps par la ferveur de la communauté piétiste fondée par Labadie (†1674), elle se sépara de son mari et s'agrégea à la colonie de Wieuwerd en Frise en 1685. Mais cette période de grande ferveur n'eut qu'un temps, et elle se retira en 1691 à Amsterdam d'où elle se rendit au Surinam de 1699 à 1701 pour y étudier d'autres espèces d'insectes. Elle publia ses livres et ses planches à Amsterdam où elle devait mourir en 1717.

Marie de l'Incarnation (1599-1672) est suffisamment connue des lecteurs des *Études d'histoire religieuse* pour n'avoir pas besoin d'être présentée. Mais tout au long de la lecture du livre, l'on se demande quels sont les points de comparaison entre les trois femmes et ce qui a amené l'auteur à faire le rapprochement. Car si Gikli et Maria Sibylla sont contemporaines et ont vécu dans un environnement analogue, les pays allemands, pour la plus grande partie de leur existence, Marie de l'Incarnation leur est antérieure d'une génération et appartient à un monde entièrement différent. L'impression première du lecteur non averti est que la rencontre des trois personna-

ges est fortuite et ne vient que d'un rapprochement arbitraire dans la mémoire et l'érudition de l'auteur. Un meilleur choix d'histoire comparée, présentant des personnages analogues et appartenant à la même époque ou à des milieux plus proches, aurait été plus éclairant.

Il faut donc attendre les quinze pages de conclusion pour discerner plus clairement les lignes de force du livre. «Ce qui rapproche le plus nos trois héroïnes, écrit l'auteur, c'est leur manière de travailler, une version féminine de type artisanal et commercial» (p. 243). La forme de leur vie de relation avec Dieu également, ce que l'auteur appelle simplement leur «religion», constitue un point de comparaison. Mais chez Glikl c'est seulement une grande piété de type traditionnel; chez Marie Sibylla c'est la séduction de la ferveur d'une communauté piétiste à laquelle elle sacrifie pour un temps sa vie conjugale, mais dans laquelle elle n'entre que pour quelques brèves années; chez Marie de l'Incarnation au contraire c'est la consécration de toute son existence et ce que les catholiques appellent proprement la «sainteté».

Les expériences familiales sont aussi l'objet de comparaisons: mariage très fécond et heureux chez Glikl, puis veuvage et second mariage; union, semble-t-il, mal assortie chez Maria Sibylla, et rupture après un contrôle sérieux des naissances; désir de vie religieuse chez Marie de l'Incarnation, mariage heureux, par obéissance, très vite suivi d'un veuvage au cours duquel ses expériences mystiques font revivre de façon impérieuse l'appel premier à la vie consacrée, malgré la présence d'un jeune fils qu'elle aime ardemment.

Les trois femmes étaient à cent lieues des préoccupations féministes de la fin du XX^e siècle, «mais leurs histoires révèlent d'autres voies qui leur sont ouvertes au XVII^e siècle, des choix de vie qui les inscrivent en marge» (p. 250). Elles se situent toutes trois «en marge», loin des centres du pouvoir, certes, mais principalement du fait du caractère unique de leur existence qui a fait d'elles des «femmes dépareillées».

Signalons pour finir ce qui est peut-être une légère erreur dans une traduction, bonne dans l'ensemble mais pas toujours d'une clarté parfaite. Il est dit de Maria Sibylla, p. 171, qu'elle présente l'image d'une femme «curieuse, volontaire, secrète, versatile». Julien Green a dit quelque part que, du fait de son éducation française, il avait fait le même contresens lors d'un examen aux États-Unis. Versatile veut dire que Maria Sibylla avait plusieurs cordes à son arc, qu'elle était femme aux talents variés.

Guy-M. Oury,
Monastère bénédictin de Westfield.

* * *